

Première Année.

Prix : 10 centimes.

Numéro 18

# L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN

JOURNAL HUMORISTIQUE BI-MENSUEL

LITTÉRATURE, ARTS, THÉÂTRE

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX

92-801

ABONNEMENTS :

Un an. Six mois.  
3<sup>r</sup> 1<sup>r</sup> 75

(Les Manuscrits n°



## L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN.

Périgueux, 24 Octobre 1886.

### FERDINAND

*Pour un maître en l'art de l'escrime,  
L'ENTR'ACTE se fera aujourd'hui,  
Tandis que moi, croissant la rime,  
Je pousse une botte pour lui.  
Du pied droit je fais à la Muse  
Deux appels et dis : « Maintenant,  
Belle, que la cadence amuse,  
Nous allons chanter Ferdinand ! »*

*On peut le prendre en tierce, en quarte,  
Il ne rompra pas, c'est certain ;  
Jamais il n'a perdu la carte  
Et n'est pas de ceux qu'on atteint.  
Camp', très crâne sur la planche,  
Avec un sang-froid étonnant,  
Il pare et prenant sa revanche,  
Vous fait... le coup de Ferdinand !*

*Il n'est ni secret, ni formule  
Qu'il ne déjoue avec honneur ;  
De Bonnet, ce vaillant émule,  
Connait tous les trucs du tireur.  
Vainement on cherche une feinte,  
Cela pour lui n'est point gênant :  
Il sait éviter toute atteinte,  
Le maître d'armes Ferdinand.*

*Quand un maladroit l'exaspère,  
Vous l'entendez hauser le ton ;  
Mais ne craignez pas sa colère,  
Car il est doux comme un mouton.  
Aussi sa selle d'arme est-elle  
Le rendez-vous du monde v'lant !  
Toujours s'accroît la clientèle  
Du maître escrimeur Ferdinand.*

Zig.

### LES PROHIBITIONS DE LA CHASSE.

Qui ne s'est aperçu, depuis deux mois, en lisant la 1<sup>e</sup> page de la plupart des journaux, du grand nombre de défenses de chasse dont sont émaillées leurs colonnes ?

Dans le temps, des publications de ce genre étaient rares ; elles abondent maintenant, et pour peu que cela dure, la France entière sera mise en interdit ; aux propriétaires seuls le droit de faire la guerre aux hôtes de la plaine et de la montagne. Le port d'armes n'est plus rien ; il ferait trouver grâce devant la gendarmerie ; mais le garde-chasse n'en tient nul compte. Le garde-chasse, voilà le maître de la situation ; il règne et gouverne, plus heureux en cela qu'un roi constitutionnel.

Naturellement la gent de plume et de poil, si intéressée dans la question, s'est émouue de cet état de choses, mais c'est d'une émotion douce. On la garde, on la protège, on la garantit, elle ne demande pas autre chose. Tremblante, en voyant arriver l'ouverture de la chasse, elle a repris espoir en apprenant quelle tendre sollicitude veillait sur elle dans la personne de cette providence assermentée qu'on appelle le garde-chasse. Ces excellents animaux n'avaient pas pris la parole depuis Lafontaine, où ils nous donnaient, à nous autres hommes, de si sages conseils ; le bonheur, la reconnaissance les ont fait sortir de leur long mutisme, et voici ce qui est résulté d'un congrès auquel les avait convoqués un vieux lièvre, leur président.

C'était le Nestor des forêts,  
C'était l'patriarche des lièvres.

Chacun étant à son poste, et le président ayant obtenu le silence, il déplie un journal, et, passant lement sur les trois premières pages, il saute à cet endroit de la feuille où fleurissent la maison à vendre ou à louer, le changement de domicile, le chien perdu et autres productions littéraires de la même farine. L'endroit, ce jour-là, était envahi par des avis émanant des quatre points cardinaux de l'arrondissement et portant interdit de chasse sur à peu près tout son parcours.

L'orateur donna lecture de ladite page, et il n'eut pas plus tôt fini, que les marques de la

plus vive allégresse et les plus chaleureux applaudissements se firent entendre.

— Nous savons donc maintenant où repose notre tête ! — Il est des lieux qui ne seront plus souillés par le pied du chasseur ! — Une terre hospitalière nous est ouverte ! — Notre existence est désormais assurée ! — Nous avons enfin un abri ! telles furent les mille paroles qui s'entrecroisèrent.

— Vive Dieu, mes amis ! siffla un merle beau parleur, nous reprenons notre place au grand foyer de l'humanité ; notre vie ne sera plus à la merci du premier venu... ; la chasse est limitée ; les droits prohibitifs et de privilège que 93 avaient anéantis vont revivre... ; on va déchirer une des pages du livre indigne où sont inscrits les principes de 89, que des démagogues appellent les grands principes, les immortels principes... Jolis principes, en effet, que ceux qui mettent un fusil à la main de tout le monde ; jolis principes que ceux qui nous livrent à la merci d'une tourbe de chasseurs sans nom et sans science cynégétique. Certes, on chassait autrefois ; mais, du moins, si nous mourions, c'était d'une mort glorieuse ; si nous étions mangés, c'était par des bouches de connasseurs. Grâce aux propriétaires et aux gardes-chasse, ce bon temps va peut-être revenir... Oui, j'en accepte l'augure, mes amis, le jour qui se lève sera, je l'espère, le premier pas de fait vers le retour à ces temps où nous avions affaire non à un, mais à mille ; où l'on mettait au carcan, où l'on envoyait aux galères, où l'on pendait pour un attentat contre nos personnes ! Ah ! je dis bien, c'était le bon temps alors, continua l'orateur. Aujourd'hui, quelles sont nos garanties ? Le permis de chasse, que pour quelques misérables francs le premier venu peut se procurer ! Quelle différence avec le temps où le roi Gontran faisait lapider son chambellan parce qu'il avait tué un buffle ; avec celui où Enguerrand de Coucy pendait deux chasseurs qui avaient poursuivi un lièvre sur ses terres ! Mais les meilleures habitudes se perdent, les mœurs vont à la dérive, l'humanité fait chaque jour un pas nouveau vers sa ruine. Heureusement, les propriétaires veillent, et la quatrième page des journaux est là, témoignage vivant de leur vigilance. Mes amis, je suis plein d'espoir, et vous autres ?

— Moi aussi ! — moi aussi ! fut-il crié de toutes parts.

— Et de reconnaissance !

— Mon cœur en déborde ! clama une grive.

— Je porte les propriétaires dans mon cœur ! ajouta un perdreau.

— Ah ! les honnêtes gens ! les braves gens ! fut-il dit d'un commun accord.

Une fois que l'expansion générale eut suivi son cours, une gélinotte s'exprima en ces termes :

— On parle de refondre le code de la chasse ; je me flatte qu'on ressuscitera quelques-unes des anciennes prohibitions.

— Moi, je demande simplement qu'on restaure les potences pour les délinquants, s'écria un lapin en tordant sa moustache.

— Dieu veuille que ce vœu si modeste soit exaucé ! ajouta un ortolan.

Après ces mots, le président reprit la parole et dit :

— Mes amis, il y a beaucoup à faire pour nous, qui le nie ?... Mais contentons-nous pour le quart d'heure de ce que nous venons d'obtenir. Un fait acquis aujourd'hui, c'est que les propriétés de beaucoup de cantons nous sont ouvertes comme autant de refuges où nous sommes assurés de trouver la paix et la vie sauve. Voici le catalogue des localités où nous est accordée une généreuse hospitalité.

Il lut, puis poursuivit : — Tant que vous resterez dans les limites que je viens de désigner, il n'y a aucun risque à courir ; allez, venez, broutez ou jouez du bec tout à votre aise...

Une vieille hase fort experte observa :

— Etes-vous sûr, monsieur le président, de ce que vous avancez-là ? Toutes les défenses seront-elles observées ? n'y aura-t-il pas quelque hardi chasseur qui n'en tiendra nul compte ?

— Nous avons les gardes-chasse comme garantie, fit le président. Du reste, ce que je dis là, je le sais par expérience : voici huit jours que je vais et que je viens sur les terrains réservés sans que j'aie fait la moindre mauvaise rencontre.

Quant à moi, monsieur le président, ce que je puis dire, fit l'hôte des terriers, c'est que tel est le respect des chasseurs pour les ordres des propriétaires, qu'à l'un d'eux j'ai pu faire un pied de nez sans qu'il ait osé, par le moindre coup de fusil, venger sa dignité outragée.

— Oh ! mais tu es un lapin, toi ! fit le président. Cependant il ne faut se montrer ni fier, ni provocateur. Après ça, s'il arrive malheur à quelque téméraire, ce sera tant pis pour lui.

Enfin, arrivons à l'objet de notre réunion. M'y voici. Trente ou quarante personnes se sont adjugé le droit de nous mettre à la broche ou en civet. C'est beaucoup trop ; mais c'est déjà quelque chose que nos ennemis soient réduits à un si petit nombre. Toutefois, ce n'est pas tout que de constater sa bonne fortune ; il faut savoir remercier ceux à qui nous la devons ; je voudrais savoir surtout le nom de celui qui prit généreusement l'initiative de la mesure que nous bénissons. Que ces simples paroles parties du cœur le récompensent ! Que son esprit engendre souvent de semblables idées ! Que sa famille prospère jusqu'à sa dernière descendance ! qu'il progresse dans sa fortune et dans sa sagesse ! Vivent les propriétaires !

— Un mot, un seul mot encore, mes amis, ajouta une caille discrète, il serait injuste, en rendant hommage aux propriétaires, d'oublier les gardes-champêtres. De même que vous avez dit : Vivent les propriétaires ! criez : Vivent les gardes-champêtres !

Et ce cri, siifié sur tous les tons, retentit jusque dans la profondeur des bois.

Un ortolan seul avait gardé le silence et paraissait faire ses réserves.

— Il ne serait pas prudent de se fier à tous les gardes-champêtres, dit-il ; pour moi, dans mes jours d'embonpoint, je regardais à deux fois avant de m'y frotter. L'occasion, vous le savez, fait le larron.

— Peut-on calomnier ainsi les gardes-champêtres ! fit une vieille pie maigre venue là par pure curiosité.

— C'est bon, c'est bon, reprit l'ortolan ; je sais pourquoi vous parlez ainsi.

— Mes amis, dit le président, ces propos soupçonneux en pareil jour ne sont pas de mise. Je place ma confiance entière sur les gardes-champêtres ; j'aimerais qu'on suivit mon exemple.

— Oui, confiance ! confiance ! cria-t-on de tous côtés.

Après ces mots, voyant à quel point d'enthousiasme et d'entrainement en étaient arrivés les esprits, le lièvre présenta sans désemparer deux projets d'adresse et de félicitations, l'un pour les maîtres du sol réservé, l'autre pour leurs gardiens, et ils furent signés d'emblée par l'assemblée tout entière, et c'est cette adresse et ces félicitations que je fais ici connaître et que j'adresse à qui de droit.

J. DE LA LIMOGÉANNE.

### LE MONOCLE.

— Tiens ! Tiens ! mais c'est bien le lieutenant de Vairgherède qui passe et avec un monocle, Dieu me damne ! s'écria soudain La-taillade au milieu d'un silence général.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc de bizarre à voir un officier de dragons avec un carreau ? interrogea d'un ton rogue le commandant Tournier, un vieux lignard en retraite ; il a sans doute épousé son crédit, et c'est peut-être la seule chose qu'il puisse avoir « à l'œil ».

— Plaisanterie à part, il y a quelque aventure sous roche, car lorsque le lieutenant permuta et vint de Boinbignac à Limoges, voici déjà deux ans, il abandonna le monocle qu'il avait toujours porté jusqu'alors, et à ceux qui lui en demandaient la raison, il répondit évasivement, jurant, par la pression du Saint-Père, qu'il n'en mettrait de sa vie ; et l'on m'assura qu'il y avait de la femme là-dessous.

— Peste ! cela me semble drôle, en effet, et vous piquez fort ma curiosité, Lataillade, ajouta le joyeux Drouant qui flairait quelque historiette gaillarde. Mais voici justement Courtinois ; un journaliste ça doit tout savoir, et il va sûrement nous renseigner.

Telle était la conversation qui venait de s'engager sur la terrasse des *Philanthropes*, à Limoges, lorsque Courtinois, la mine enjouée et le teint frais d'un homme qui vit sans soucis, fit son entrée au cercle, où il venait tous les soirs avant son dîner gagner quelques fiches au whist.

— Je crois parbleu bien qu'il y a une histoire, et une bonne histoire qui mieux est, répondit l'aimable journaliste, mis au fait. Je la tiens d'une vieille marquise qui en a été la spectatrice et me l'a contée un soir qu'elle revenait de confesse, tout en sirotant une tasse de thé.

— Une marquise !.... contez-nous ça bien vite, Courtinois, dit Drouant la prunelle dilatée.

— L'histoire est assez longue, mon cher, et je craindrais de vous ennuyer.

— Mais non, mais non, répliqua le commandant, qui décidément ne semblait pas être de belle humeur, ma migraine commence à poindre et cela parviendra peut-être à m'endormir.

— Il faut vous dire, commença Courtinois après avoir allumé un excellent puro, que notre

## L'ENTR'ACTE PÉRIGOURDIN.

lieutenant, fils du vicomte de Vairgherède, un sportman et un viveur de l'école de Grammont-Caderousse, naquit avec des bottes Chantilly aux pieds et un monocle à l'œil.

— Mais il est de Marseille alors, s'exclama Lataillade.

— A vingt deux ans, il avait grignoté le patrimoine si fort ébréché par son père, et, n'ayant plus à son actif... que des dettes, il se fit soldat. Ce fut un beau jour pour Bombignac que celui où Vairgherède fut nommé sous-lieutenant au 13<sup>e</sup> cuirassiers. Esprit fin et distingué, cœur chaud et généreux, âme droite et loyale comme son épée et en outre fort joli garçon, il ne tarda pas à accrocher aux étoiles de ses épervons maints coeurs de maintes gentes dames et demoiselles. Quand il eut épuisé le stock des amours faciles, il s'attaqua à des forteresses de vertu qu'il enleva d'assaut, et il lui fallut bien-tôt moins de temps pour rendre un mari... intéressant que pour faire trente points de billard. Mais un jour, ô revers! notre gai luron perdit la gaité avec l'appétit et devint amoureux fou, amoureux pour le bon motif, s'il vous plaît, d'une jeune beauté fraîchement émoulu du couvent, qui répondait au nom, euphonique d'Amélie Ronséant.

— Heu ! heu ! un joyeux nom, appuya Lataillade, en claquant de la langue.

— La jeune personne était charmante, une brune piquante de dix-huit ans aux yeux profonds et aux lèvres charnues laissant voir, quand elle souriait, une double rangée d'adorables petites quenottes, et de plus, de quelque côté qu'on la regardât, elle vous présentait les plus appétissantes rondeurs ; mais je glisse, car ce ne sont point là mes affaires et je m'en voudrais de scandaliser le vertueux Drouant. De Vairgherède l'avait rencontrée plusieurs fois aux mardis de la colonelle ; n'ayant plus sa mère, elle y venait assez souvent en qualité de voisine, pour faire un peu diversion à l'ennuyeuse compagnie de son père, un richissime banquier qui ne parlait que chèques et bordereaux. Là s'était ébauché un petit roman d'amour, et le beau lieutenant avait facilement obtenu de mademoiselle Amélie la permission de demander sa main. C'est ce qu'il fit d'ailleurs, en grand apparat, certain d'avance qu'un roturier, fût-il banquier et millionnaire, ne pouvait qu'être honoré de sa démarche, mais il fut magistralement éconduit par M. Ronséant, qui lui déclara tout net que sa fille et ses cinq cent mille francs de dot ne seraient jamais pour un officier de fortune.

— Vous voulez dire sans fortune, interrompit Lataillade.

— Le lieutenant apprit alors que sa conquête avait été déjà demandée par M. Durosoir, un industriel riche mais vieux et déplaisant. Néanmoins encouragé par la belle enfant qu'il avait absolument fascinée et qui lui promit solennellement qu'elle ne serait jamais qu'à lui, il attendit que les dispositions paternelles devinssent plus favorables. Insensé qui se fie à la parole d'une femme ! A quelque temps de là madame la colonelle donnait un grand bal où Mlle Ronséant devait tout juste faire son entrée dans le monde. Des fleurs partout et, dans l'étincellement des lumières, les feux des diamants se mêlant aux scintillements des lustres; partout aussi de jeunes et charmantes femmes encadrées entre des uniformes dont la note un peu sévère formait le plus heureux contraste avec les tons clairs du velours et de la soie : tel était, vers dix heures, l'aspect du salon, quand on annonça Monsieur et Mademoiselle Ronséant. D'une élégance et d'un correct irréprochables, de Vairgherède attendait anxieux, ayant à l'œil un monocle à jone d'or retenu par un large ruban de soie ; à peine les salutations d'usage eurent-elles été échangées, comme l'orchestre entonnait une valse de Strauss, il se précipita au-devant de Mlle Amélie, qui, fort gracieusement, lui accorda la valse tant souhaitée, et bientôt le couple heureux tournoyait, l'âme envolée dans un infini d'azur. J'ai omis, chose importante, de vous informer que la jeune personne avait ce soir-là une ravissante toilette dont le décolleté très galant laissait candidement entrevoir les trésors de son opulent corsage. Durant les premiers tours de danse, tout alla bien ; malheureusement chacun s'y mit, le plus maigre sous-lieutenant ayant à cœur de faire danser ou tourner, comme il vous plaira, la femme d'un supérieur, et ce ne fut plus dès lors une valse, mais une véritable bousculade, aussi la chaleur devint-elle insupportable. De Vairgherède, dont le visage perlait de sueur, n'y fit pas attention ; une seule préoccupation assiégeait son esprit, c'était son amour, et dans les instants d'arrêt qu'amenaient souvent dans la foule des danseurs l'inexpérience de sa danseuse, il caressait complaisamment du regard la gorge si admirablement moulée de Mlle Ronséant. Il paraît même que le drôle, pour se « rincer l'œil plus consciencieusement » penchait la tête et plongeait des

œillades fort indiscrettes dans ce creux charmant, joyeux vallon qui sépare les deux monts... que vous savez. Il faisait chaud, ai-je dit, et le visage du lieutenant perlait de sueur. O imprudent ! son monocle n'ayant, en effet, plus de prise sur la chair moite, glissa, et en vertu de ce principe de physique que vous devez connaître, commandant...

— Oui, oui, je connais, mais continuez donc, que diable !

— ... Qui démontre que le fil à plomb suit la perpendiculaire, il prit la direction du regard et s'engouffra dans l'entrechâblement du corsage comme un sou neuf dans un trone d'église. Par malheur, la valse finissait, et Mlle Amélie, à qui le gentil carreau avait jeté un froid... ailleurs que dans le dos, ne put retenir, en rougissant à rendre jalouse la culotte de son cavalier, un petit cri de biche effarouchée qui fit se retourner toutes les têtes ; de Vairgherède, fort en peine, tira rapidement sur le cordon pour rompre cette chaîne que, dans un autre lieu et en d'autres temps, il eût trouvée fort agréable ; mais ce petit scélérate de monocle, se trouvant sans doute à l'aise, ouais, l'impertinent ! s'était retourné tout au fond du corsage, et une élastique pression, en même temps qu'un nouveau petit cri, firent comprendre au lieutenant que ce mode inédit de pêcher — à la ligne — n'était vraiment pas praticable.

On commençait à faire cercle et à chuchoter autour du couple, mais tandis que Vairgherède tentait vainement de briser de ses doigts crispés le cordon qui résistait, Mlle Ronséant était passée du cramoisi au vert-pomme ; enfin, dans un supreme effort, la soie craqua, et pendant que Mlle Amélie tombait à demi pamée dans les bras de son père stupéfait, notre lieutenant s'esquivait au milieu des invités, qu'une notion bien comprise du savoir-vivre forçait à s'étaffer pour ne pas rire.

Mademoiselle Amélie ne put oublier la position ridicule où l'avait si involontairement placée son valsenur ; elle lui pardonna moins encore, — c'est une chose qu'une jeune fille doit bien difficilement pardonner, — de lui avoir fait manquer son premier bal, et un mois après, au mépris de la loi jurée, elle devenait, sur les instances de son père, Mme Durosoir. — Voilà pourquoi de Vairgherède vint du 13<sup>e</sup> cuirassiers au 25<sup>e</sup> dragons à Limoges, et fit le serment de ne plus porter de monocle, car c'était le seul, assurait-il, qui lui eut jamais permis d'y voir clair.

— Je comprends fort bien maintenant pourquoi il a abandonné son carreau, mais j'avoue ne pas comprendre pourquoi il le reprend aujourd'hui.

— Attendez donc, Lataillade, il y a une suite.

— Comme au bac, alors.

— M. Ronséant a eu l'aimable attention de se laisser mourir il y a un an, et, d'après les conseils de Madame, Durosoir, qui est maintenant trop riche pour conserver son industrie, vient d'acheter tout près d'ici le château des Charmettes ; là mes renseignements s'arrêtent, et je n'en sais pas plus long que le bruit public.

— Nous écoutons.

— On raconte que de Vairgherède est allé faire une visite aux Charmettes, qu'il a été fort bien accueilli dans la maison, par Madame s'entend, et l'on assure qu'ayant mis la main sur son ancien monocle, ce monocle sans pareil, eh ! bien, il le reporte.

— Comment a-t-il pu mettre la main dessus, puisqu'il était si bas, si bas ?... insinua Drouant avec une feinte naïveté.

— Peuh ! il aura sans doute dégraffé le corsage, répliqua Lataillade.

— Eh bien, quant à moi, conclut philosophiquement Courlinois, vous direz ce que vous voudrez, mon commandant, mais à dater d'aujourd'hui, je ne sors plus sans un monocle.

DEAD-HEAT.

### ABSENTE

Vous trouver... c'est voir le printemps  
Avec ses lis, avec ses roses  
Et ses baisers à pleines dents  
Cueillis sur vos lèvres mi-closes.  
  
Ne pas vous trouver... c'est l'hiver  
Avec son jour morose et sombre,  
Ses tempêtes qui fendent l'air,  
Ses brouillards où le bonheur sombre.  
  
Hier c'était l'hiver pour nous,  
Car vide était notre demeure,  
Aujourd'hui nous reviendrez-vous,  
Le printemps aura-t-il son heure ?

A. DE L.

### NOT'MOUCHE.

C'est au Gros-Cailloux.

Le père est serrurier, la mère perleuse en dentelles. La vie est dure et souvent l'argent rare. Un jour d'hiver, petite Marguerite vint au monde.

Le père heureux jura de ne plus boire avec les camarades les samedis de paie, et la mère, encore pâlotte, se remit bravement au travail. Il y a une miche à la maison, et il faut l'élever, cette enfant, puisque Dieu l'a donnée.

Elle est très jolie, mignonne, toute blonde, potelée, si rusée et si alerte que les braves gens du quartier, dans leur langage imagé, l'ont surnommée « not'mouche. »

A sept ans, on l'envoie à l'école communale, et à la fin de l'année, comme elle a été sage et a eu un prix, la famille en choeur va chez le photographe, qui lui fait son portrait.

Première joie :

Not'Mouche grandit toujours.

A seize ans, dans l'atelier de couture où elle travaille, elle fait la connaissance d'une fillette de son âge, brune autant qu'elle est blonde. Jolie aussi la Marthe et ne demandant qu'à se l'entendre dire.

Au bout de quelques jours d'intimité, dans les causeries à voix basse, elles conviennent d'aller un soir à l'Hippodrome ; et, pour cela, elles économiseront tous les jours sur les sous du déjeuner.

Des chapeaux sont vite fabriqués à la hâte, chapeaux de grisette, mais allant à ravir et faits pour les mignonnes têtes qu'ils coiffent.

Elles se sont donné le mot pour dire aux parents qu'il y a beaucoup d'ouvrage à l'atelier, et qu'on veillera très tard le soir.

En cachette, dans l'escalier, on met bien vite quelques petits cheveux sur le front, puisque c'est la mode, et riant, heureuses comme des pouliches en liberté, les deux gamines vont au spectacle tant désiré.

Not'Mouche est bien heureuse, car elle adore le plaisir.

Il y a beaucoup de petites femmes à cheval qui ont de superbes costumes.

Not'Mouche ouvre de grands yeux pour les voir. « Tiens, dit-elle tout à coup, en montrant une écuyère, celle-là était à l'école avec moi. Si tu veux, la Marthe, nous nous présenterons, on nous prendra peut-être, ce serait bien plus amusant que de travailler. Nous irons demain nous présenter, veux-tu ? »

Il est fait comme elles avaient convenu.

Elles plaignent au directeur, qui les engage, et, au bout d'un mois, elles se trouvent, tant elles y ont mis d'ardeur, presque aussi bonnes écuyères que les autres, ce qui n'est pas grand' chose, mais plus jeunes et plus gracieuses.

Mais les autres ont de belles robes, tandis qu'elle.... Not'Mouche est toujours fagotée comme une grisette.

L'amoureux qui lui offrirait sa première robe de soie aurait en échange son cœur et tous les baisers qui lui pendent aux lèvres.

Elle est si mignonne qu'elle trouve vite un admirateur, charmant garçon, jeune, passionné, obéissant à ses moindres caprices.

Mais Not'Mouche est ambitieuse, et c'est si fatigant de monter à cheval.

Il lui faut bientôt un appartement luxueux, une voiture, et, pendant deux ans, elle mène la vie à outrance.

Not'Mouche rit et s'amuse, mais ses belles couleurs s'en vont ; elle est bien pâle ; une petite toux sèche chagrine son amant, qui l'emporte dans les pays chauds, aux eaux, partout où il espère lui rendre la santé.

Elle, sachant qu'elle a besoin de repos, se laisse guider.

Elle quitte à peine son lit où elle est restée quatre grands mois, lorsqu'une amie, ancienne camarade de l'Hippodrome, vient prendre de ses nouvelles.

« J'ai été malade, mais cela va bien, très bien ; maintenant, je pars en Suisse ; l'air des montagnes est excellent. Ce bon docteur me croit plus malade que je ne suis. » Et Not'Mouche rit toujours.

Ils sont à l'hôtel, au Righi.

Etendue sur son lit, pâle, mince, mais toujours jolie dans sa souffrance, Not'Mouche tâche de donner quelque espérance à l'amant désolé.

Elle tousse, tousse très fort, et lui, inquiet plus que de coutume, la soulève et colle sa bouche sur la bouche de sa maîtresse.

Le baiser dure longtemps !

Tout à coup, le visage noyé de larmes, il se recule éperdu....

Not'Mouche ne rit plus, Not'Mouche est morte !

FANTAZIO.

Le Gérant : BILLAMBOIS.

Périgueux, imp. LAPORTE, anc. Dupont et C°.

Képi (Semi-rigide) Nouveau Modèle.



Mon Mari..... n'est même pas là ..